


LE JOUR OÙ J'AI TUÉ LE SCRUM MASTER



Samuel Bastiat

ChatGPT dessin de  Copilot

Le jour où j'ai tué le Scrum Master

Il paraît que le cadre Scrum protège.

Il paraît qu'il libère la parole. Qu'il rend les équipes autonomes. Responsables. Alignées.

Il paraît qu'un bon Scrum Master est un **gardien du cadre**, un **facilitateur**, un **serviteur-leader**. Il paraît...

Mais derrière les cérémonies aux noms doux, sprint planning, daily, retro

Derrière les post-its multicolores, les tableaux bien rangés, les burndown charts

Il y a parfois l'épuisement.

La tension.

Le silence qui s'installe là où il devait y avoir la confiance.

Et les regards qui fuient pendant les stand-ups.

Ce livre n'est pas un manuel agile.

C'est une fiction.

Un récit choral, tranchant et parfois cruel.

Un huis clos d'équipe où tout semble fonctionner, en apparence, jusqu'au jour où quelque chose lâche. Ou plutôt, quelqu'un.

Le Scrum Master.

Tué ? Symboliquement. Peut-être.

Assassiné par des regards, des non-dits, des résistances passives.

Par l'usure de jouer un rôle qu'on ne veut plus jouer.

Par une équipe qui ne veut plus être “coachée”,
“accompagnée”, “engagée”.

Par une organisation qui demande d’être agile sans jamais
lâcher le contrôle.

Ce récit ne juge pas.

Il expose.

Et peut-être, il libère.

Bienvenue dans le sprint de trop.

Le Développeur senior – “On l’a usé jusqu’à la corde.”

Je ne sais pas exactement quand ça a commencé.

Peut-être le jour où il a voulu faire un icebreaker avec des balles en mousse.

Peut-être avant, quand il s’est mis à dire “comment vous vous sentez aujourd’hui, sur une échelle de 1 à banane ?”

En tout cas, ce n’est pas un coup de sang. C’est plus... une usure. Un sablage méticuleux de la patience.

Je suis développeur depuis quinze ans. Je ne suis pas là pour “vivre une aventure humaine”. Je suis là pour livrer du code propre, résoudre des vrais problèmes, et ne pas m’endormir dans des rituels d’équipe qui ressemblent à des cercles de soutien émotionnel pour product owners dépressifs.

Au début, on l’a toléré, Samuel. Il arrivait avec son sourire de moine zen, sa cloche tibétaine pour “marquer les transitions de phases”, ses fiches cartonnées et ses Sharpies parfumés. Il disait qu’il voulait “protéger l’équipe”. Je crois qu’il se protégeait surtout lui-même. Peut-être qu’il savait déjà qu’il était seul. Peut-être qu’il pressentait qu’on ne le suivrait jamais vraiment.

Il voulait nous aider à “co-construire un cadre de sécurité

psychologique”.

Moi, je voulais juste qu’on merge nos putains de pull requests.

Et que personne ne m’impose de faire des jeux de rôle à 10h du matin un lundi. Que personne ne transforme une discussion technique en atelier de communication non-violente.

Petit à petit, on a appris à faire semblant. À hocher la tête pendant ses rétrospectives, à coller des post-its en diagonale pour paraître engagés, à faire des blagues cyniques entre deux story points.

On a développé une forme d’art du sabotage passif. Une vitesse stable mais vide de sens. Des démonstrations brillantes et creuses.

On jouait son jeu. On était bons.

Trop bons. Si bons qu’il croyait encore que notre silence était de la concentration.

Mais lui, il n’a rien vu. Il croyait encore qu’on avançait ensemble. Il interprétait notre ironie comme une forme de recul réflexif.

Il nous parlait d’intelligence collective pendant qu’on se partageait des memes Slack sur les facilitateurs qui facilitent surtout leur propre sentiment d’utilité. Il notait tout dans son carnet. Il croyait que ce bruit de fond était une méthode.

Et puis il y a eu ce sprint de trop.

Le sprint “Cadrage Vision Produit – Phase 1”.

Douze jours à débattre d’un MVP dont personne ne voulait,

à jouer au Planning Poker sur des tâches qu'on savait déjà impossibles.

Le backlog était un champ de ruines, et lui, il traçait des lignes sur le tableau avec son Posca bleu ciel.

C'est là que j'ai dit, à mi-voix, dans la salle de pause :

■ “On devrait le tuer.”

Silence. Puis un rire. Un peu trop long. Un peu trop sincère. Et les regards qui s'échangent sans vraiment se fixer. Une idée. Un pacte muet.

Ce n'était pas une menace. Ce n'était même pas une blague. C'était un diagnostic. Une prise de conscience.

On n'allait pas le tuer. On allait le *laisser mourir*.

L'équipe allait le vider. L'assécher. Lui retirer tout écho, toute prise.

Chaque geste, chaque mot, deviendrait répétition. Pas d'affront direct. Juste une érosion douce et continue.

Et à la fin, on ferait une rétrospective. La dernière.

Et il tomberait.

Ce jour-là, personne ne dirait rien. Personne ne crierait.

Parce qu'il n'y aurait rien à dire.

Parce qu'on aurait tous compris.

Parce qu'on avait déjà commencé à l'effacer bien avant qu'il parte.

LE JOUR OÙ J'AI TUÉ LE SCRUM MASTER

Il est tombé pendant la rétrospective.
Personne ne l'a aidé à se relever.
On avait un sprint à terminer.

Une équipe agile. Un Scrum Master enthousiaste. Un produit à sauver. Et puis... le vide.

Les postures qui se figent, les rituels qui se vid-
dent, les sourires qui fanent, au fil des sprints
dans un prétendu cadre de confiance mué
en théâtre de l'absurde

- Un récit choral à la verve aiguisée, les récits ne-dits, les mesquins conflits d'une collaboration forcée
- Un miroir tendu à toutes les équipes qui jouent à faire équipe